

nos campagnes. Tous ces faits tendent à prouver que, malgré la variété des climats et des hauteurs qu'habitent les différentes races d'hommes, la nature ne dévie pas du type auquel elle s'est assujétie depuis des milliers d'années.

Mes observations sur la couleur innée des indigènes sont en partie contraires aux assertions de Michikinakoua, le célèbre chef des Miamis, que les Anglo-Américains nomment *Petite-Tortue*, et qui a donné tant de renseignemens précieux à M. de Volney. Il assura « que les enfans des Indiens du Canada  
« naissent blancs comme des Européens; que  
« les adultes ne sont brunis que par le soleil  
« et par les graisses et les sucs d'herbes avec  
« lesquels ils se frottent la peau; que les  
« femmes même ont toujours blanche la por-  
« tion de la ceinture qui ne cesse pas d'être  
« couverte de vêtemens »<sup>1</sup>. Je n'ai pas vu les nations du Canada dont parle le chef des Miamis; mais je puis assurer qu'au Pérou, à Quito, sur la côte de Caraccas, sur les bords

<sup>1</sup> Volney, *Tableau du climat et du sol des États-Unis*, Vol. II, p. 435.

de l'Orénoque et au Mexique, les enfans ne sont jamais blancs en naissant, et que les caciques indiens qui jouissent d'une certaine aisance, qui se tiennent vêtus dans l'intérieur de leurs maisons, ont toutes les parties de leur corps (à l'exception de l'intérieur de leurs mains et de la plante des pieds) d'une même teinte rouge-brunâtre ou cuivrée.

Les Mexicains, surtout ceux de la race aztèque et otomite, ont plus de barbe que je n'en ai vu chez d'autres indigènes de l'Amérique méridionale. Presque tous les Indiens dans les environs de la capitale, portent de petites moustaches; c'est même une marque caractéristique de la race tributaire. Ces moustaches, que des voyageurs modernes ont aussi retrouvées chez les habitans de la côte nord-ouest de l'Amérique, sont un fait d'autant plus curieux, que des naturalistes célèbres ont laissé indécise la question, si les Américains n'ont naturellement ni barbe ni poil sur le reste du corps, ou s'ils se les arrachent avec soin. Sans entrer ici dans des détails physiologiques, je puis assurer que les Indiens qui habitent la zone torride de l'Amérique méridionale, ont généralement un peu

de barbe ; que cette barbe augmente lorsqu'ils se rasent , comme nous en avons vu des exemples dans les missions des capucins de Caripe , où les sacristains indiens désirent ressembler aux moines , leurs maîtres ; mais que beaucoup d'individus naissent entièrement dénués de barbe et de poils.

M. de Galeano , dans la Relation de la dernière expédition espagnole au détroit de Magellan <sup>1</sup> , nous apprend que parmi les Patagons il y a plusieurs vieillards qui ont de la barbe , quoique courte et peu touffue. En comparant cette assertion avec les faits que Marchand , Mears , et surtout M. Volney , ont recueillis dans la zone tempérée boréale , on pourroit être tenté d'admettre que les Indiens sont plus barbus à mesure qu'ils s'éloignent de l'équateur. D'ailleurs , ce manque apparent de barbe est un caractère qui n'est pas particulier à la race américaine ; plusieurs hordes de l'Asie orientale , et surtout quelques peuplades de Nègres africains , ont si peu de barbe , que l'on seroit tenté d'en nier entièrement l'existence. Les

<sup>1</sup> *Viaje al Estrecho de Magallanes*, p. 331.

Nègres du Congo et les Caribes , deux races d'hommes éminemment robustes , souvent de stature colossale , prouvent que c'est un rêve physiologique que de regarder un menton imberbe comme un signe certain de la dégénération et de la foiblesse physique de l'espèce humaine. On oublie facilement que tout ce que l'on a observé sur la race du Caucase , n'est pas applicable à la race mongole ou américaine , ni à celle des Nègres de l'Afrique.

Les indigènes de la Nouvelle-Espagne , ceux du moins qui sont soumis à la domination européenne , atteignent généralement un âge assez avancé. Cultivateurs paisibles , réunis dans des villages depuis six cents ans , ils ne sont pas exposés à toutes les chances qu'offre la vie errante des peuples chasseurs et guerriers du Mississipi et des savannes du Rio Gila. Assujétis à une nourriture uniforme et presque entièrement végétale , à celle que leur présentent le maïs et les graminées céréales , les Indiens parviendroient sans doute à une longévité très-grande , si l'ivrognerie n'affoiblissoit pas leur constitution. Leurs boissons enivrantes sont l'eau-de-vie de canne à sucre , le maïs et la racine du jatropha fermentés ,

surtout le vin du pays, le suc de l'agave americana, appelé *pulque*. Cette dernière liqueur, dont nous aurons occasion de parler dans le livre suivant, est même nourrissante, à cause de son principe sucré non décomposé. Beaucoup d'indigènes adonnés au pulque ne prennent pendant long-temps que très-peu de nourriture solide : pris avec modération, le pulque est très-salutaire ; en fortifiant l'estomac, il favorise les fonctions du système gastrique.

Le vice de l'ivrognerie est cependant moins général parmi les Indiens qu'on ne le croit communément. Les Européens qui ont voyagé à l'est des monts Alléghanys, entre l'Ohio et le Missouri, auront de la peine à croire que dans les forêts de la Guiane, aux bords de l'Orénoque, nous avons vu des indigènes qui marquoient de la répugnance pour l'eau-de-vie que nous leur faisons goûter. Il existe des peuplades indiennes très-sobres, et dont les boissons fermentées sont trop foibles pour enivrer. Dans la Nouvelle-Espagne, l'ivrognerie est surtout commune parmi les indigènes qui habitent la vallée de Mexico, les environs de Puebla et de Tlascala, par

tout où l'on cultive en grand le maguey ou agave. Dans la capitale de Mexico, la police fait circuler des tombereaux pour recueillir les ivrognes que l'on trouve étendus dans les rues. Ces Indiens, que l'on traite comme des corps morts, sont menés au corps-de-garde principal ; on leur met le lendemain un anneau de fer au pied, et on les fait travailler pendant trois jours à nettoyer les rues. En les relâchant le quatrième jour, on est sûr d'en saisir plusieurs dans le courant de la même semaine. L'excès des liqueurs nuit aussi beaucoup à la santé du bas peuple dans les pays chauds et voisins des côtes, dans ceux qui produisent de la canne à sucre. Il faut espérer que ce mal diminuera à mesure que la civilisation fera des progrès parmi une caste d'hommes dont la grossièreté se rapproche pour ainsi dire de celle des animaux.

Des voyageurs qui ne jugent que d'après la physionomie des Indiens, sont tentés de croire qu'il est rare de voir des vieillards parmi eux. En effet, sans consulter les registres de paroisse, qui dans les régions chaudes sont dévorés par les termites tous les vingt à trente ans, il est très-difficile de

se faire une idée de l'âge des indigènes; eux-mêmes (je ne parle que du pauvre Indien cultivateur) l'ignorent parfaitement. Leur tête ne grisonne jamais: il est infiniment plus rare de trouver un Indien qu'un Nègre à cheveux blancs, et le manque de barbe donne au premier un air constant de jeunesse; la peau des Indiens est aussi moins sujette à se rider. Il n'est pas rare au Mexique, dans la zone tempérée, située à mi-côte de la Cordillère, de voir arriver les indigènes, surtout les femmes, à l'âge de cent ans: cette vieillesse est généralement heureuse; car l'Indien mexicain et péruvien conservent leurs forces musculaires jusqu'à la mort. Pendant mon séjour à Lima mourut au village de Chiguata, éloigné de quatre lieues de la ville d'Arequipa, l'Indien Hilario Pari, à l'âge de cent quarante-trois ans; il fut marié pendant l'espace de quatre-vingt-dix ans avec l'Indienne Andrea Alea Zar, qui avoit atteint l'âge de cent dix-sept ans. Ce vieillard péruvien fit jusqu'à l'âge de cent trente ans journellement trois à quatre lieues à pied: il devint aveugle treize ans avant sa mort, ne laissant de douze enfans qu'une fille âgée de soixante-seize ans.

Les indigènes à teint cuivré jouissent d'un avantage physique qui tient sans doute à la grande simplicité avec laquelle leurs ancêtres ont vécu depuis des milliers d'années; ils ne sont presque sujets à aucune difformité. Je n'ai jamais vu un Indien bossu; il est extrêmement rare d'en voir de louches, de boîteux ou de manchots. Dans des pays dont les habitans souffrent du goître, cette affection de la glande thyroïde ne s'observe jamais chez les Indiens, rarement chez les métis. C'est à cette dernière caste qu'appartient aussi le fameux géant mexicain, que l'on nomme faussement indien, Martin Salmeron, qui a une taille de 2<sup>m</sup> 224 ou 6 pieds 10 pouces 2  $\frac{2}{3}$  lignes de Paris: il est fils d'un métis qui a épousé une Indienne du village de Chilapa el Grande, près de Chilpansingo<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Telle est la véritable grandeur de ce géant, le mieux proportionné que j'aie jamais vu: il a un pouce de plus que le géant de Tornéo vu à Paris en 1735. Les gazettes américaines donnent à Salmeron 7 pieds 1 pouce mesure de Paris. *Gazetta de Guatemala*, 1800. *Agosto*, *Annales de Madrid*, T. IV, n.° 12. L'espèce humaine paroît varier de 2 pieds 4 pouces à 8 pouces, ou de 0<sup>m</sup> 757 à 2<sup>m</sup> 489. (*Schreber Mamm.*, T. I, p. 27.)

En ne considérant que les sauvages chasseurs ou guerriers, on pourroit croire que l'on ne voit parmi eux que des hommes bien faits, parce que ceux qui ont des difformités naturelles, ou périssent de fatigue, ou sont délaissés par leurs parens; mais les Indiens mexicains et péruviens, ceux de Quito et de la Nouvelle-Grenade, parmi lesquels j'ai vécu pendant long-temps, sont des agriculteurs que l'on ne peut comparer qu'à la classe de nos paysans européens. Il ne peut donc y avoir de doute que l'absence de difformités naturelles observée parmi eux, ne soit l'effet de leur genre de vie et de la constitution propre à leur race: tous les hommes à peau très-basée, ceux d'origine mongole et américaine, surtout les Nègres, participent à ce même avantage. On est tenté de croire que la race arabe-européenne a une plus grande flexibilité d'organisation, et que, modifiée aisément par un grand nombre de causes extérieures, par la variété d'alimens, de climats et d'habitudes, cette organisation tend plus souvent à dévier de son type original.

Ce que nous venons d'énoncer sur la forme

extérieure des indigènes de l'Amérique, confirme ce que d'autres voyageurs ont déjà avancé sur l'analogie qui existe entre les Américains et la race mongole. Cette analogie se présente surtout dans la couleur de la peau et des cheveux, dans le peu de barbe, dans les pommettes saillantes et dans la direction des yeux. On ne peut se refuser d'admettre que l'espèce humaine n'offre pas de races plus voisines que le sont celles des Américains, des Mongols, des Mantchoux et des Malais: mais la ressemblance de quelques traits ne constitue pas une *identité* de race. Si les peintures hiéroglyphiques, si les traditions des habitans d'Anahuac recueillies par les premiers conquérans paroissent indiquer qu'un essaim de peuples errans se répandit du nord-ouest vers le sud, il ne faut pas en conclure que tous les indigènes du Nouveau-Continent soient d'origine asiatique. En effet, l'ostéologie nous apprend que le crâne de l'Américain diffère essentiellement de celui de la race mongole: le premier offre une ligne faciale plus inclinée, quoique plus droite que celle du Nègre; il n'y a pas de race sur le globe dans laquelle l'os frontal soit plus

déprimé en arrière ou qui ait le front moins saillant<sup>1</sup>. L'Américain a les os de la pommette presque aussi prédominens que le Mongol; mais les contours en sont plus arrondis, à angles moins aigus : la mâchoire inférieure est plus large que chez le Nègre; les branches en

<sup>1</sup> Cet aplatissement extraordinaire se trouve chez des peuples qui n'ont jamais connu les moyens de produire des difformités artificielles, comme le prouvent les crânes d'Indiens mexicains, péruviens et aturés que nous avons rapportés, M. Bonpland et moi, et dont plusieurs ont été déposés au Muséum d'histoire naturelle de Paris. J'incline à croire que l'usage barbare introduit parmi quelques hordes sauvages, de comprimer la tête des enfans entre deux planches, naît de l'idée que la beauté consiste dans une forme de l'os frontal, qui caractérise la race d'une manière prononcée. Les Nègres donnent la préférence aux lèvres les plus grossières et les plus proéminentes; les Calmouques l'accordent aux nez retroussés; les Grecs, dans les statues des héros, ont relevé la ligne faciale outre nature de 85 à 100° (Cuvier, Anat. comparée, T. II, p. 6). Les Aztèques, qui n'ont jamais défiguré la tête des enfans, représentoient leurs principales divinités, comme le prouvent leurs manuscrits hiéroglyphiques, avec une tête beaucoup plus aplatie que je ne l'ai vue chez aucun Caribe.

sont moins écartées que dans la race mongole; l'os occipital est moins bombé, et les protubérances qui correspondent au cervelet, et auxquelles le système de M. Gall donne une grande importance, sont peu sensibles. Peut-être cette race d'hommes à teint cuivré, que nous comprenons sous le nom général d'Indiens américains, est-elle un mélange de peuplades asiatiques et d'indigènes primitifs propres à ce vaste continent; peut-être les figures à énormes nez aquilins que l'on observe dans les peintures hiéroglyphiques mexicaines conservées à Vienne, à Veletri et à Rome, comme dans les fragmens historiques que j'ai rapportés, indiquoient-elles la physionomie de quelques races éteintes? Les sauvages canadiens se nomment eux-mêmes des *Metoktheniakes*, nés du sol, sans que les *robes noires*<sup>1</sup> (nom qu'ils donnent aux missionnaires) aient pu leur persuader le contraire.

Quant aux facultés morales des indigènes mexicains, il est difficile de les apprécier avec justesse, si l'on ne considère cette caste

<sup>1</sup> Volney, T. II, p. 438.

souffranté sous une longue tyrannie que dans son état actuel d'avilissement. Au commencement de la conquête espagnole, les Indiens les plus aisés, et chez lesquels on pouvoit supposer une certaine culture intellectuelle, péroissent, en grande partie, victimes de la férocité des Européens. Le fanatisme chrétien sévit surtout contre les prêtres aztèques; on extermina les Teopixqui ou ministres de la divinité, tous ceux qui habitoient les teocalli<sup>1</sup> ou les maisons de Dieu, et que l'on pourroit considérer comme dépositaires des connoissances historiques, mythologiques et astronomiques du pays; car c'étoient les prêtres qui observoient l'ombre méridienne aux gnomons, et qui régloient les intercalations. Les moines firent brûler les peintures hiéroglyphiques par lesquelles des connoissances de tout genre se transmettoient de génération à génération. Privés de ces moyens d'instruction, le peuple retomba dans une ignorance d'autant plus profonde, que les missionnaires, peu versés dans les langues mexicaines, substituoient peu d'idées nouvelles aux idées

<sup>1</sup> De Teotl, Dieu, 0205.

anciennes. Les femmes indiennes qui avoient conservé quelque fortune, aimèrent mieux s'allier au peuple conquérant que de partager le mépris qu'on avoit pour les Indiens. Les soldats espagnols étoient d'autant plus avides de ces alliances, que très-peu de femmes européennes avoient suivi l'armée. Il ne resta donc des naturels que la race la plus indigente, les pauvres cultivateurs, les artisans, parmi lesquels on comptoit un grand nombre de tisserands, les portefaix, dont on se servoit comme de bêtes de somme, et surtout cette lie du peuple, cette foule de mendiants qui, attestant l'imperfection des institutions sociales et le joug de la féodalité, remplissoient déjà, du temps de Cortez, les rues de toutes les grandes villes de l'empire mexicain. Or; comment juger, d'après ces restes misérables d'un peuple puissant, et du degré de culture auquel il s'étoit élevé depuis le douzième jusqu'au seizième siècle, et du développement intellectuel dont il est susceptible? Si de la nation françoise ou allemande il ne restoit un jour que les pauvres agriculteurs, liroit-on dans leurs traits qu'ils appartenoient à des

peuples qui ont produit les Descartes, les Clairaut, les Kepler et les Leibnitz?

Nous observons que, même en Europe, le bas peuple, pendant des siècles entiers, ne fait que des progrès infiniment lents dans la civilisation. Le paysan breton ou normand, l'habitant de l'Écosse septentrionale, diffèrent aujourd'hui bien peu de ce qu'ils étoient du temps de Henri IV et de Jacques I. En étudiant ce que les Lettres de Cortez, les Mémoires de Bernal Diaz, écrits avec une admirable naïveté, et d'autres historiens contemporains, nous rapportent sur l'état dans lequel on trouva, du temps du roi Montezuma II, les habitans de Mexico, de Tezcuco, de Cholullan et de Tlascalala, on croit voir le tableau des Indiens de nos temps: même nudité dans les régions chaudes, même forme de vêtemens sur le plateau central, mêmes habitudes dans la vie domestique. Comment aussi de grands changemens pourroient-ils s'opérer sur les indigènes, quand on les tient isolés dans des villages dans lesquels les blancs n'osent pas s'établir; quand la différence des langues met une barrière presque insurmon-

table entr'eux et les Européens; quand ils sont vexés par des magistrats que des considérations politiques font choisir dans leur sein; quand enfin ils ne doivent attendre leur perfectionnement moral et civil que d'un homme qui leur parle de mystères, de dogmes et de cérémonies dont ils ignorent le but?

Il ne s'agit point ici de discuter ce que les Mexicains ont été avant la conquête des Espagnols; nous avons touché cet objet intéressant au commencement de ce chapitre. En observant que les indigènes avoient une connoissance presque exacte de la grandeur de l'année, qu'ils intercaloient à la fin de leur grand cycle de 104 ans avec plus d'exactitude que les Grecs, les Romains et les Égyptiens, on est tenté de croire que ces progrès ne sont pas l'effet du développement intellectuel

\* M. Laplace a reconnu dans l'intercalation mexicaine, sur laquelle je lui ai fourni des matériaux recueillis par Gama, que la durée de l'année tropique des Mexicains est presque identique avec la durée trouvée par les astronomes d'Almamon. Voyez, sur cette observation importante pour l'histoire de l'origine des Aztèques, l'Exposition du système du Monde, troisième édition, p. 554.



des Américains mêmes, mais qu'ils les devoient à leur communication avec quelque peuple très-cultivé de l'Asie centrale. Les Tolteques paroissent dans la Nouvelle - Espagne au septième, les Aztèques au douzième siècle; déjà ils dressent la carte géographique du pays parcouru, déjà ils construisent des villes, des chemins, des digues, des canaux, d'immenses pyramides très-exactement orientées, et dont la base a jusqu'à 438 mètres de long. Leur système de féodalité, leur hiérarchie civile et militaire se trouvent dès-lors si compliqués, qu'il faut supposer une longue suite d'événemens politiques pour que l'enchaînement singulier des autorités, de la noblesse et du clergé ait pu s'établir, et pour qu'une petite portion du peuple, esclave elle-même du sultan mexicain, ait pu subjuguier la grande masse de la nation. L'Amérique méridionale nous offre des formes de gouvernemens théocratiques : tels étoient ceux du Zaque.<sup>1</sup> de

<sup>1</sup> L'empire du Zaque, qui embrassoit le royaume de la Nouvelle Grenade, fut fondé par Idacanzas ou Bochica, personnage mystérieux qui, d'après les traditions des Mozcas, vécut dans le temple du soleil de Sogamozo pendant 2000 ans.

Bogota (l'ancienne Cundinamarca) et de l'Inca du Pérou, deux empires étendus dans lesquels le despotisme se cachoit sous les apparences d'un régime doux et patriarcal. Au Mexique, au contraire, de petites peuplades, lassées de la tyrannie, s'étoient donné des constitutions républicaines. Or, ce n'est qu'après de longs orages populaires que ces constitutions libres peuvent se former. L'existence des républiques n'indique pas une civilisation très-récente. Comment, en effet, douter qu'une partie de la nation mexicaine ne fût parvenue à un certain degré de culture, en réfléchissant sur le soin avec lequel les livres hiéroglyphiques<sup>1</sup> furent composés, en

<sup>1</sup> Les manuscrits aztèques sont écrits ou sur du papier d'agave ou sur des peaux de cerfs; ils ont souvent 20 à 22 mètres ou 60 à 70 pieds de long; chaque page a 7 à 10 centimètres ou 100 à 150 pouces carrés de surface. Ces manuscrits sont pliés çà et là en losange; des planches de bois très-minces attachées aux extrémités en forment la reliure et leur donnent de la ressemblance avec nos livres in-4.<sup>o</sup> Aucune nation connue de l'ancien continent n'a fait un usage aussi étendu de l'écriture hiéroglyphique; aucune ne nous présente de vrais livres reliés comme ceux que nous venons de décrire. Il ne faut pas confondre avec